

détails de notre plan, Carlo se mit à s'agiter, en poussant de petits cris plaintifs et prolongés.

—Il y a quelque chose dit Edouard, gare à nous !

Le fait est que depuis quelques minutes nous avions peut-être un peu négligé nos meurtrières. Notre tranquillité nous avait rendus moins prudents. Cependant, après avoir épié tous les environs, nous ne voyions rien de suspect. La forêt était tranquille et nous n'entendions que le chant des oiseaux qui voletaient paresseusement sous les frais ombrages.

Carlo, néanmoins, continuait à se plaindre tout bas, et quelquefois, il levait le nez vers le toit de la cabane.

Ce fut pour moi un trait de lumière. J'avais bien aperçu, au coin nord, et touchant presque à nos pièces de bois, un érable isolé mais touffu ; je n'avais toutefois prêté à ce détail qu'une médiocre attention. Car pour s'y rendre les Indiens avaient au moins quatrevingts pas à faire, et avec notre vigilance, il était impossible d'accomplir cet exploit sans notre secours.

Cependant, comme je l'ai dit plus haut, cette vigilance s'était relâchée pendant quelques minutes dont nos ennemis avaient bien pu profiter pour arriver à cet arbre inaperçus.

Dans ce moment, ils pouvaient être au-dessus de notre tête. Je fis part de cette probabilité à mes compagnons ; ils ne voulurent pas me croire, hormis Edouard, qui avait maintenant la croyance très facile, à l'endroit des Indiens.

Les dosses qui formaient le toit de la cabane, étaient très grosses mais n'étaient pas clouées ; elles n'étaient assujetties que par leur poids et disposées en deux rangs, celui de dessous laissant des interstices d'environ trois pouces que le rang supérieur venait fermer.

—Il y a des Indiens dans l'arbre, dis-je à Jules, et malgré, votre opinion contraire, j'en aurai le cœur net.

Je pris donc la pointe de mon poignard et me mis à faire glisser petit à petit, et de côté, une des dosses supérieures. Je travaillais lentement, imperceptiblement presque, dans la crainte que ce mouvement ne fût aperçu des Indiens, au cas où il y en aurait dans l'arbre.

Au but d'une dizaine de minutes, j'avais réussi à faire mouvoir la planche assez pour avoir une fente d'environ une ligne à l'extrémité la plus ouverte.

J'y appliquai mon œil et par cette légère ouverture je pouvais embrasser toute la partie supérieure de l'érable. Il était néanmoins tellement touffu que je ne pus d'abord rien distinguer. Tout était immobile ; j'allais en venir à la conclusion que je m'étais trompé lorsqu'un fait attira mon attention. Tous les arbres, autour de l'éclaircie, fourmillaient d'oiseaux de toutes sortes qui sautaient insoucieusement de branche en branche. Dans mon érable, je n'en voyais pas un seul. Evidemment, les oiseaux avaient une raison pour se tenir ainsi éloignés de cet arbre ; car on sait que généralement ils aiment à s'ébattre sur un arbre isolé des autres.

Je restai donc à mon poste d'observation, et j'en fus bien récompensé ; car un instant après un léger tremblement se fit sentir sur les feuilles de l'extrémité d'une branche. Il n'y avait pas un souffle dans l'atmosphère. Ce mouvement devait pourtant avoir

une cause. Prenant les feuilles qui avaient remué comme un point de la circonférence, je promenai lentement mes yeux de ce point au tronc de l'arbre à diverses hauteurs ; à la fin, je parvins à découvrir, à travers le feuillage épais, quelque chose que je reconnus pour une main indienne.

—Préparez vos carabines, dis-je à Jules et à Edouard. Nous allons avoir du gibier.

Je leur indiquai la main que j'avais aperçue.

—Bah ! dit Edouard, ce n'est qu'une loupe de bois.

—Cela ne fait rien, dis-je, tenez-vous prêts.

Je pris donc mon revolver, —car, par cette petite ouverture, il était impossible de pointer une carabine, —et je visai à la prétendue loupe sur laquelle je lâchai mon coup.

La loupe disparut promptement ; mais en revanche une tête se montra un peu plus bas.

Je lâchai un autre coup et l'Indien, car c'en était un, dégringola jusqu'au bas de l'arbre, mort en apparence.

Il était à peine rendu à terre qu'un autre Peau-Rouge, mais celui-là bien vivant, se laissa couler jusqu'au pied de l'arbre, derrière lequel il s'abrita un instant, puis, prenant sa course, il s'élança pour franchir l'éclaircie. Malheureusement pour lui, Jules et Edouard étaient aux meurtrières, avec leurs carabines. Comme notre Indien approchait de la lisière du bois, une détonation retentit ; il sauta sur lui-même et retomba lourdement sur le sol.

—Bien tiré ! dis-je à Edouard, qui était l'auteur de ce coup ; vous progressez et j'espère que nous ferons de vous quelque chose ; seulement, avouez que souvent, une loupe n'est pas ce qu'un vain peuple pense.

En voilà toujours trois de moins, que le tonnerre me bombarde, si les cinq autres nous empêchent de marcher cette nuit.

Le reste de l'après-midi et la soirée se passèrent tranquillement. A neuf heures, l'ombre était épaisse et la nuit close. Le pied de Noël était bien ; nous partîmes en tapinois et continuâmes à suivre le cours du ruisseau, aussi longtemps que possible ; puis nous primes à travers la forêt.

Au jour nous tombions sur un petit ruisseau que longeait un sentier assez battu.

Vive Dieu ! dit Jules, je crois que nous arrivons en civilisation.

Un peu plus loin, le sentier aboutissait à un petit pont formé de deux pièces de bois jetées d'un talus à l'autre.

Nous nous sentions revivre à cette vue, et nous exprimions notre satisfaction, lorsque Edouard parut inquiet.

—Avez-vous vu Carlo, demanda-t-il ?

Personne ne put lui répondre.

—C'est singulier, continua-t-il, voilà au moins trois quarts d'heures qu'il manque ; je m'attendais toujours à le voir reparaitre d'un moment à l'autre, mais, à la fin cela commence à m'inquiéter ; attendons un peu je vais le siffler.

—Nenni ! dit Jules, attendons si vous voulez, mais ne sifflons point ; voudriez-vous qu'on vous réponde par une balle ?

Après avoir allumé nos pipes et attendu pendant une vingtaine de minutes, ce qui nous reposa car